

LA GÉORGIE INDÉPENDANTE

Rédacteur en chef: Elisabeth Orbéliani.

Revue politique et littéraire.—Hebdomadaire.—Tiflis.

L'Héroïque aventure du sous-marin „Curie“ *)

(F. i. n.).

Eh bien! après on verra... L'intéressant, c'est d'agir, puisqu'on est dans la place.

Vite des ordres; chacun une dernière fois assure le bon fonctionnement de l'engin qui lui est confié. Tout est préparé. En avant... Minute splendide d'émotion. Sous l'eau calme, le Curie s'élançe à l'attaque. Dans son périscope, les gros dreadnoughts deviennent énormes.

Et soudain le Curie s'arrête.

Au frisselis joyeux de l'eau caressant les flancs d'acier, un autre bruit s'est mêlé, un bruit métallique, un grattement singulier... le bâtiment a stoppé net et si brutalement, que des hommes chancellent, que les lampes arrachées de leurs douilles s'éteignent, tombent, éclatent avec un coup sec.

Qu'y a-t-il? Dans le périscope rien n'apparaît d'anormal: toujours, autour, l'eau calme, et, devant, les gros navires.

Alors il faut forcer l'obstacle inconnu: „300 ampères“. „Les moteurs ronflent,

les hélices tournent. Rien ne bouge: „500 ampères“ Rien—„800 ampères“.—Rien, ou plutôt si, quelque chose: des remous à la surface, remous dangeureux, car sur le calme de ce bassin ils vont certainement attirer l'attention des observateurs les plus inattentifs. Il faut réduire tout de suite, stopper peut être. A tout hasard, si l'on ne peut forcer, on peut reculer, chercher passage ailleurs.

„En arrière“.

Les dynamos tournent à rebours, les hélices aussi: le Curie ne bouge pas.

Cette fois tout le monde a compris: c'est la toile d'araignée, le filet aux mailles d'acier dans lequel le sous-marin butant à l'aveuglette, est venu s'empêtrer et qui, tendu entre deux eaux, maintenant retient sa proie, agrippant ses mailles à tous les appareils dépassent la coque.

Sourcils froncés, guettant toujours au périscope, le Commandant tente un nouvel effort: en avant, en arrière, à droite, à gauche. Le Curie continue de rester immobile malgré les poussées du moteur à toute puissance, et l'on entend le filet qui racle la coque dans sa résistance de chose molle et tenace à la fois.

*) Lire №№ 14 et 15.

T 395 N 3014



Nouvel arrêt. Que faire? Une sorte de rage étreint tous ces hommes. A quelques mètres de ces bâtiments admirables, échouer ainsi... échouer au moment où la prodigieuse entreprise allait triompher? Il faut sortir du piège... Il faut vaincre le filet...

Lutte épique dans l'entre-deux des eaux contre l'inertie de la matière. Secousses, avancées, reculées, coup de barre, inclinaison par l'avant, par l'arrière, changements de niveau par manœuvre des water-ballasts, essais de rupture par choc, par torsion, par écrasement, par arrachement, par alourdissement, tout est tenté. Rien ne réussit. Le filet tient toujours.

Et la chaleur devient lentement étouffante et l'air se charge de produits délétères, et l'oxyde de carbone peu à peu épaissit sur les planches ses couches mortelles et les accumulateurs usent leur énergie.

Effroyable lutte menée dans le silence. Des heures passent.

Comment les Autrichiens n'ont-ils encore rien vu, rien deviné?

Pourtant l'eau s'agite en remous insolites: leurs guetteurs sont donc bien inattentifs?

Le filet lui aussi remue, il tire sur ses amarres: il ne commande donc pas de sonneries?

Et le Curie continue de se débattre: s'il pouvait s'arracher de là ne fut ce que pour un instant, pour le temps matériel de frapper un coup.

Soudain un bruit étrange parvient aux oreilles des marins français: les accents joyeux d'une musique militaire. Que se passe-t-il dans le port autrichien?

L'oeil à l'oculaire du périscope, le commandant crisse les poings—les Autrichiens sont là en fête. Sur le quai là, devant lui, à portée de la main pour ainsi dire, il aperçoit un chef de musique, bâton en main, des musiciens en cercle, et puis voici des officiers de terre et de mer en grande tenue, des civils en costumes élégants, des femmes en toilettes claires. C'est le préfet maritime de Pola qui donne une grande fête!

Ironie acerbe des choses, les Autrichiens s'amuse, ce pourquoi sans doute, ils montrent tant d'inattention. Ils s'amuse, car ils se croient bien loin de la guerre; ils s'amuse ces officiers et ces marins qui ne quittent pas les sûretés de leur port dont les vingt verrous les rassurent si bien: ils s'amuse sans se douter que la hardiesse française a su se jouer de ces verrous et que nos torpilles sont là, à quelques mètres d'eux..., qu'elles auraient déjà frappé sans ce maudit filet.

Quelques-uns des guetteurs l'ont-ils vu remuer enfin le filet? Peut-être! Mais si éloignés de soupçonner la hardiesse des nôtres, ils croient à quelque fausse manœuvre de leurs propres bateaux. Et la fête continue.

Pendant ce temps, à bord du Curie, c'est l'agonie qui commence. La force électrique, la lumière et l'air manquent à la fois: les moteurs tournent de plus en plus lentement, les filaments des lampes rougissent, les poumons sont haletants. N'importe, on lutte encore: comme un thon dans un filet, comme le mirmillon enlacé dans le cirque par le rétiaire antique, le Curie épuisé se débat avec la rage exaspérée de ses forces dernières... Suprême effort des agonisants!

C'est la pleine journée, une radieuse après-midi.

Autour du navire, où l'air manque, l'eau battue se mélange à la vase arrachée du fond, une bouillie bourbeuse s'étale peu à peu. Sur les quais, la foule élégante circule au bercement rythmique des valse lentes savamment distillées par un orchestre de virtuoses.

La fête bat son plein, fête aristocratique, fête non de guerre, mais véritablement de paix: la musique, les femmes, les fleurs, les uniformes de gala, les toilettes de haut prix, la vie élégante et gracieuse qu'il fait bon de vivre quand on se sent en sécurité si loin de la guerre, bien oubliée de tous ces mondains.

Soudain, un cri, vingt cris, une immense clameur jetée par mille poitrines, et le

motif dansant de l'orchestre se casse en pleine cadence, et les femmes s'évanouissent, et la foule tournoie en un reflux d'épouvante.

Car là, tout près, au milieu de cette eau calme, entre ces navires plus parés que des yachts, dans ce carde de port de guerre en fête qui semble un décor de théâtre, quelque chose de monstrueux vient soudain de surgir...

Apparition infernale! La mer bousculée sous une poussée irresistible, s'est ouverte, et, dans un affreux remous d'eau, d'algues et de vase liquide, un monstre marin se dresse, ruisselant, un monstre d'acier englué d'herbes vertes et de plaques de boue humide, enveloppé dans les replis d'une sorte de manteau en mailles d'acier dont les anneaux luisants enserrant étroitement un kiosque en tourelle, un périscope, des tubes lance-torpilles... Et, dominant cette fantastique apparition, se déploie, ses plis d'étamine trempée claquant à la brise, un pavillon tricolore... C'est le Curie que l'asphyxie contraint à la reddition.

Mais l'ennemi ne comprend pas. La peur, une panique affolée, l'emporte sur tous les autres sentiments.

Un sous-marin français!

Et à ce cri, tous ensemble, les canons des batteries éclatent en un commun tonnerre, tirant à la volée, tirant au hasard en une frénésie de cannonade éperdue. Les canons des bateaux, gros, petits et moyens, rugissent à l'unisson, foudroient au hasard.

Epouvantables salves dont les échos et le fracas déchirent les airs, dont les projectiles s'entre-croisent et, dit-on, s'égarant bien souvent sur des bouts inattendus, faisant de çà de là des avaries que n'aurait pas désavouées le Curie.

Le sous-marin français, tout petit cependant parmi ces géants, achève son émergence sous ce déluge de mitraille qui tout aussitôt commence de la fracasser. Par les panneaux ouverts, l'équipage ivre d'asphyxie bondit au grand jour; chancelant sous les flots de cet air pur qui brûle leurs poumons, officiers et marins ne réclament qu'une chose: respirer.

Immédiatement les soldats accourus parmi la foule en fuite, ouvrent un feu roulant de fusils, de mitrailleuses. Le commandant Arn tombe grièvement blessé, le second est tué, le navire entrouvert plonge de nouveau, hâché d'obus, et les survivants de l'équipage, à la nage, sous le feu, emportant leur chef blessé, gagnent le quai le plus proche.

Là, trempés, boueux, sanglants, ils se groupent sans un mot, sans un geste, équipage épuisé, décime, autour du commandant gisant à terre.

Alors un grand silence se fait, silence des canons, silence des fusils. Cette foule haletante regarde cet équipage vaincu.

Et le spectacle de ces hommes que la fortune a trahis est si grand, est si noble, est si poignant, que la foule entassée tout au long de ces quais en fête, la foule un instant effleurée par le vent de la guerre, longuement acclame les marins de France.

Ainsi périt au coeur même du port de Pola, force par son audace, le sous-marin Curie. Aujourd'hui renfloué il a repris sa place de combat, et son pavillon tricolore flotte plus fier que jamais.

Le Nu à la Mode.

Au théâtre de la Comédie Française à Paris, dans les Perses, Xerxès, en signe de désespoir, s'arrache les vêtements, et pour montrer sa défaite et sa misère, met ses jambes et sa poitrine à nu; aujourd'hui, en signe de victoire et d'allégresse, les femmes écourtent leurs jupes et se dépouillent jusqu'à la ceinture. Jamais le dos féminin n'avait été à pareilles fêtes. Jusqu'ici, il se contentait d'un décolleté plus réservé, plus sobre; maintenant il se présente en belle vue. C'est le décolleté „à l'auscultation“. Entre deux danses, une femme à la mode peut consulter un médecin qui n'a qu'à appliquer son oreille. Si d'aventure une danseuse se trouvait mal, il ne faudrait pas longtemps pour la déshabiller. Le plus fort est fait. Ainsi l'a décidé le seul tyran qui ne sera

pas détroné de sitôt: la mode. Il abuse de son pouvoir. Ce roi s'amuse: on dirait qu'il a résolu de prendre les femmes au mot. A force de les entendre s'écrier: „Je n'ai rien à me mettre“, il a voulu que cette plainte fût simple constatation. Par son commandement les toilettes sont devenues un soupçon de costume, un souffle, un rien. A mesure que la quantité d'étoffe pour une robe diminue, son prix augmente. C'est une compensation. La France n'a pas la spécialité ou le monopole des caprices actuels de la mode. L'Angleterre montre, à sette heure, en liberté, dans ses salons, des façons de highlanders aux jupons courts, nuages de tulle suspendus par de légères bretelles de rubans. La poitrine et le dos sont abondamment découverts—ce qui les distingue des torsos robustes et pudiques des Ecossais. Les protestations s'élèvent et se multiplient chez nos voisins contre ces excès. „Comment, disait-on à un jeune officier, vous n'avez pas dansé à votre bal?—Non. Les femmes y étaient trop peu habillées; je n'ai pas osé inviter la moins décolletée à un tour d'*one step*.“ En Italie, les femmes ne le cèdent en rien, sous ce rapport, à leurs soeurs alliées. *Avanti Savoia!* Dans un journal humoristique un dessin représentait un officier interloqué et choqué par la toilette légérisime de son épouse. „Eh quoi“, lui répondait celle-ci, pendant quatre ans vous avez exposé votre peau. C'est à notre tour maintenant!

Serait-ce une conséquence de la guerre? Il semble que lorsque les hommes se battent et que le pays retentit du bruit des armes, les femmes prennent avec le costume des libertés sans bornes. A l'époque guerrière du Directoire et du premier Empire, ce fût une débauche de tuniques entr'ouvertes, de peplums et de voiles transparents. On se déshabillait à la grecque: coiffure, chaussures, tout rappelait les modèles d'Athènes. Le beau sexe croyait ainsi ramener la beauté classique. Les réunions étaient peuplées de Junons, d'Hebès, et de Grâces tirées à d'innombrables exemplaires, qui tourbillon-

naient dans des envollements de draperies vaporeuses, laissant émerger savamment une jambe hardie et une poitrine agressive. L'uniforme féminin, léger jusqu'aux extrêmes limites, formait un contraste saisissant avec les militaires engoncés dans leurs chamarrures, leurs dorures, leurs soutaches, leurs galons, leurs shakos encombrants et pesants. Les soldats de nos jours ont allégé leur harnais et simplifié leur attirail. Les femmes, au contraire, n'avaient pas grand chose à retrancher—ce qui démontre que leur tranquille audace ne date pas d'aujourd'hui. De tous temps elle ne se sont pas habillées pour se vêtir. Le mot s'habiller, au sens mondain, n'a rien à voir avec la nécessité de se couvrir. D'ailleurs par un phénomène, qui a toujours stupéfait les hommes, leurs compagnes peuvent affronter les rigueurs de la température en hiver sans se surcharger le corps de vêtements. Vous les diriez insensibles au froid. Un rien les abrite et les réchauffe. La nature enseigne donc aux couturières à ne se servir des étoffes que pour exécuter des variations de mise à clair. Il ne faut pas se demander jusqu'où elles peuvent pousser leur fantaisie. Cela reviendrait à se poser la question de la pudeur féminine.

Vieille question! En tout cas, gardons-nous de charger notre temps de tous les péchés d'Israël. Déjà le prophète Isaïe, à une époque plutôt ancienne, avait lancé l'anathème sur les filles de Sion. Il dénonçait, en termes impitoyables, les femmes qui vont, hautaines, la gorge étalée, lançant d'impudiques regards, marchant avec un déhanchement lascif, faisant tinter les anneaux de leurs pieds. Il les vouait à de terribles châtements; il ruinaït leur beauté. „Tes hommes périront par l'épée et tes guerriers dans le combat“. La guerre pour le sombre Isaïe, devenait ainsi le châtement, l'expiation des femmes. Les hommes payaient pour les fautes et les excès du sexe faible. Les survivants du fléau expiatoire devaient prendre chacun sept femmes, qui ne demandait qu'une place à son foyer, à s'appeler de son nom et qui se nour-

riraient et s'entretiendrait elles-mêmes. Isaïe s'en prenait aux femmes, mais en réalité il frappait aussi les hommes. Pourquoi sept femmes pour un mari? Il avait fixé ce chiffre sans doute en regardant les branches de son chandelier... Aujourd'hui l'esprit de vengeance ne souffle pas avec cette violence. Nous sommes plus doux, plus humains, et les moralistes les plus farouches—à défaut de sombres prophètes—n'imaginent pas des punitions aussi draconiennes. Il est généreux de penser—et peut-être juste—que la femme est par nature pudique, modeste et chaste et que la société seule altère, corrompt et anéantit ces rares et précieuses qualités originelles. Sur ce thème, dans le goût du dix-huitième siècle, vous devinez les développements qui se présenteraient à l'esprit. De toute façon, depuis des siècles, la société a travaillé à corriger la nature. Elle y a réussi. Dès qu'elle a l'âge de raison, la femme devient la sujette de la mode. Elle obéit à ce despote les yeux fermés. Je veux dire qu'il peut lui imposer tous les écarts et tous les égarements.

EN GÉORGIE.

Assemblée des représentants de la Géorgie musulmane à Batoum.

Le Dimanche 31 Août, a eu lieu l'ouverture officielle de l'assemblée des délégués de la Géorgie musulmane, sous la présidence de Mamed-Beg Abachidzé, président du comité de délivrance de la Géorgie musulmane.

L'assemblée comptait une centaine de délégués, les représentants de l'Assemblée Constituante, les consuls de Géorgie, d'Azerbeïdjan, d'Arménie et de Perse. La réunion élut un présidium, de neuf membres et Mamed-Beg Abachidzé fut nommé président. On adopta à l'unanimité la résolution suivante:

„Nous, représentants des géorgiens musulmans de l'arrondissement de Batoum, réunis au nombre d'une centaine, le Dimanche 31 Août 1919, dans la ville de Batoum,

déclarons à l'unanimité, devant Dieu et devant le monde:

„1.—Nous, habitants indigènes de l'arrondissement de Batoum, musulmans par notre religion, par notre histoire, par notre origine, par notre langue, par notre culture et par nos traditions sommes géorgiens; nous sommes des géorgiens musulmans; au point de vue territorial et économique, notre pays a toujours fait partie inséparable de notre Mere Patrie la Géorgie.

2.—La situation actuelle de l'arrondissement de Batoum place tout le peuple dans des conditions intolérables, le prive du droit et de la possibilité de prendre part à la direction des affaires, encourage la débauche politique de groupes irresponsables et facilite les sombres menées de ceux qui troublent l'ordre et la tranquillité publics; tout ceci exclut la possibilité d'un développement paisible.

3.—Les besoins politiques et économiques des indigènes de la région de Batoum, aussi bien que les intérêts de tous les peuples de la Transcaucasie, la garantie de bons rapports entre eux et le prestige des Grandes Puissances exigent que l'on mette une fin à la situation actuelle de l'arrondissement de Batoum, que l'on y établisse une organisation d'Etat, et que par cela même, le peuple puisse jouir d'une existence paisible.

4.—Vu que ceci n'est possible qu'à la condition de libérer la Géorgie musulmane et de la réunir à la République géorgienne, nous exprimons notre inébranlable volonté et ferme décision:

Que Batoum et la région de Batoum soient désormais et pour toujours réunies à leur patrie naturelle, la République Géorgienne, sur les bases d'une large autonomie de la Géorgie musulmane, et que les minorités nationales jouissent des mêmes droits politiques et civiques que nous, dans les limites de cette autonomie.

5.—Nous demandons que notre décision soit portée à la connaissance de la Conférence de la Paix à Paris, et nous prions le Gouvernement de la République Géorgienne

de prendre toutes les mesures possibles pour réaliser cette décision“.

Arrivée du commissaire en chef de la Grande-Bretagne.

Le Commissaire en Chef Britannique, Mr. Oliver Wardrop, est arrivé dans la capitale de la République de la Géorgie.

La société géorgienne a toutes les raisons de considérer comme un gage des dispositions amicales de la Grande-Bretagne envers les républiques transcaucasiennes et en particulier envers la Géorgie, la nomination de Mr. Wardrop comme chef de la Mission spéciale en Transcaucasie. Monsieur Wardrop est un connaisseur du Caucase et un ami des populations transcaucasiennes.

Des 1880, Mr. Wardrop et sa soeur défunte s'étaient intéressés à la vie, à l'histoire et à la culture des peuples de la Transcaucasie. Tous deux étudièrent la langue géorgienne. On doit à la plume de Mr. Wardrop plusieurs travaux sur l'histoire de la Géorgie et des traductions d'auteurs géorgiens. Sa soeur traduisit en anglais le poème de Ch. Roustavéli—„L'homme à la peau de léopard“, et cette traduction lui valut le prix de la société royale britannique, réservée aux études sur l'Asie.

Mr. Oliver Wardrop connaît beaucoup d'hommes politiques géorgiens et a maintes fois, dans les cercles anglais, fait des conférences sur le peuple géorgien.

La nation géorgienne apprendra avec joie la nouvelle de l'arrivée de Mr. Wardrop comme représentant officiel de la Grande-Bretagne. Nous sommes convaincus que la ligne de conduite future de Mr. Wardrop, en Transcaucasie, facilitera la question du rapprochement entre la Grande-Bretagne et les Républiques indépendantes de la Transcaucasie.

Arrivée de Mr. Oliver Wardrop a Tiflis.

Monsieur Oliver Wardrop, commissaire britannique en chef pour la Transcaucasie,

est arrivé le 30 Août, à 10 heures du matin, de Batoum en train spécial.

Mr. Wardrop était attendu à la gare par: le remplaçant du président du Gouvernement, E. R. Guéguétchkori, l'adjoint du ministre des Affaires Etrangères, K. B. Sabakhtarichvili, le Ministre de l'agriculture et des voies et communications, N. C. Khomérikhi, le directeur du département des voies et communications, V. A. Tchitchinadzé, le maire de la ville de Tiflis, V. G. Tchikvichvili et par les représentants des sociétés et établissements d'enseignements géorgiens.

De plus, le commissaire en chef était attendu par: la mission anglaise, ayant à sa tête le Général Corry; la mission française, ayant à sa tête la Colonel Chardigny; la mission italienne ayant à sa tête le Colonel Gabba ainsi que les représentants des missions de l'Arménie, d'Azerbeïdjan, de la Pologne et de l'Ukraine.

Sur le débarcadère était rangée la garde d'honneur, formée de troupes géorgiennes, avec orchestre. La gare et les rues étaient pavées aux couleurs nationales et ornées de tapis.

A la sortie de la gare étaient rangés des détachements militaires anglais et géorgiens avec orchestre.

E. P. Guéguétchkori salua Mr. Wardrop au nom du gouvernement géorgien et lui présenta les représentants des sociétés et des administrations géorgiennes. Mr. Wardrop reconnut parmi eux ses anciens amis.

Ensuite Mr. Wardrop salua le Général Corry. Ayant reçu le rapport du chef de la garde géorgienne, rangée sur le débarcadère, Mr. Wardrop exprima sa satisfaction au sujet du bon aspect des troupes. Ayant dit bonjour aux représentants de toutes les Missions, il se rendit en ville, en automobile avec E. P. Guéguétchkori. A leur suite partirent K. B. Sabakhtarichvili et les membres de la Mission, arrivés avec Mr. Wardrop, D. G. White et T. Miligan-Grondi.

Douze automobiles accompagnèrent le Commissaire en chef jusqu'au logement du



Général Corry. Un nombreux public était massé sur le parcours. Mr. Wardrop exprima à E. P. Guéguetchkori ses remerciements pour cette réception triomphale.

Accroissement du revenu des chemins de fer Géorgiens.

Le revenu des voies ferrées de la république géorgienne augmente graduellement, bien que, depuis le mois d'Avril, il n'y ait pas eu de changement de tarif.

Cette augmentation s'explique par une réglementation progressive de la circulation, par la diminution de ceux qui voyageaient sans billet et sans payer et par l'adoption de diverses mesures destinées à régulariser le fonctionnement des voies ferrées.

D'après les données du département des voies et communications, voici le revenu entré dans les caisses des chemins de fer. (Ne sont point comprises ici les sommes dues pour le transport des troupes du commandement allié).

Année 1919	Avril	12.927,616
	Mai	15.789,833
	Juin	18.445,055
	Juillet	22.824,103

Le papier indigo.

Ces temps derniers, toutes les administrations d'Etat et publiques éprouvent une crise aigue de papier indigo dont les réserves sont totalement épuisées dans la République. Allant au devant du besoin public, un ouvrier sur zinc de la typo-lithographie des chemins de fer, I. Natzvaloff, après toute une série d'essais, a trouvé le secret pour faire ce papier qui est maintenant produit, sous sa propre surveillance, dans la typographie sus-mentionnée. Le papier indigo, fait par Natzvaloff, est de bonne qualité et est déjà employée dans l'administration du chemin de fer. Dès qu'on aura satisfait aux besoins du chemin de fer, le papier indigo sera fourni aux autres administrations qui en ont besoin.

Azerbédjan et l'armée volontaire

Selon le journal „Bakinsky Slovo“, le Général Baratoff n'a présenté au gouvernement d'Azerbédjan aucune exigence précise ni fait aucune proposition au nom de l'armée volontaire. Le Général Baratoff a caractérisé comme suit la question des rapports de l'armée volontaire avec Azerbédjan.

1.—L'armée volontaire voudrait voir dans Azerbédjan son collaborateur dans sa lutte contre le bolshévisme.

2. Il serait désirable d'établir un échange commercial intensif entre Azerbédjan et les rayons qui se trouvent entre les mains de l'armée volontaire et enfin.—

3.—L'armée volontaire exprime le souhait que dans les docks du port de Bacou, il leur sera permis de faire réparer les bateaux volontaires de la Mer Caspienne.

En échange de tout ceci l'armée volontaire prend vis-à-vis d'Azerbédjan l'engagement de reconnaître l'indépendance de la République d'Azerbédjan jusqu'à la convocation de l'Assemblée Constituante de toute la Russie. Ce même journal raconte que le Général Baratoff aurait assuré le Président du Conseil des Ministres que le commandement volontaire serait prêt à faire de sérieuses concessions pour obtenir une entente. Dans les cercles politiques d'Azerbeidjan on considère que l'entente ne pourrait être obtenue qu'à la condition que l'armée volontaire évacue le Daghestan. Les cercles politiques considèrent également que pour obtenir une entente avec le commandement volontaire, Azerbeidjan doit agir dans un étroit contact avec la Géorgie.

Base Britannique a Enzelli.

Les vaisseaux de guerre „Kruger“, „Slava“ et „Panthère“ et autres, ne sont cédées à personne par le commandement britannique. Ils serviront à former une forte base maritime à Enzelli d'où les Anglais pourront suivre et contrôler la navigation de la Mer Caspienne. Avec le protectorat anglais établi

sur la Perse, la Mer Caspienne se trouve de fait aux mains du commandement britannique.

Échange commercial entre Azerbeïdjan et le Kouban.

Le 23 Août a eu lieu à Bacou la réunion des représentants du conseil d'administration des industries pétrolifères, des agents de bourse, des coopératives etc...

Le représentant du Kouban a fait connaître les conditions auxquelles le Kouban consentirait à céder à Azerbeïdjan du blé, du beurre, du savon etc... en échange contre du riz, des fruits séchés et de l'huile à machine. Les prix des produits sus-mentionnés paraissent acceptables pour les deux partis. D'autre part le gouvernement du Kouban a pleins pouvoirs et désire conclure cet échange. Le représentant du Kouban ira personnellement transmettre à son gouvernement le résultat de cette réunion.

ARMÉNIE.

Situation dans le district de Nakhitchevan.

Après le départ des troupes arméniennes, la situation des villages arméniens qui étaient coupés devint critique. Une partie des villages, dans le rayon de „Akoulissi“ se défend jusqu'à maintenant. Une partie de la population arménienne s'est frayée un chemin en Perse où elle fut désarmée et envoyée dans la ville de Sérab. Un certain nombre d'Arméniens trouvèrent refuge dans les villages tartares.

Rejet de la proposition d'Azerbeïdjan.

Le gouvernement a de nouveau repoussé l'offre d'Azerbeïdjan concernant le choix de Bacou comme centre de la conférence transcaucasienne.

Mobilisation.

Le gouvernement a décidé de présenter à l'approbation du Parlement un projet de mobilisation jusqu'à 32 ans inclusivement. A Zanguéour, les arméniens sont mobilisés jusqu'à 36 ans inclusivement.

Depart de la Mission Anglaise

La Mission Britannique a reçu l'ordre de quitter Erivan.

A V I S.

Tiflis, 27 Août 1919.

Le Colonel Haskell Haut Commissaire Allié déclare que son discours adressé au Parlement arménien a été si mal traduit que les comptes-rendus parus récemment dans les journaux ne donnent point le sens précis de ses déclarations. Cela eut lieu sans doute parce que le Colonel parla anglais et que son discours fut traduit en russe par un interprète et qu'ensuite les premiers comptes rendus furent publiés en arménien.

William Haskell, Colonel.

* * *

Ne jouez pas, blondes fillettes,
Avec le feu,
Vous brûlerez vos mains fluettes,
Gare à ce jeu!

Ne jouez pas, fillettes rousses,
Dans les bosquets,
Vous tacherez aux vertes mousses
Vos doigts coquets!

Ne jouez pas, enfants châtaines,
Dans les moissons,
Vous meurtrirez vos mains hautaines
Trêve aux chansons.

Ne natez pas au clair de lune
Vos cheveux noirs,
Vos doigts prendraient la couleur brune
Des désespoirs.

Ne blessez pas vos mains si douces
Dans les buissons,
Brunes, blondes, châtaines, rousses,
Pour les garçons!

Elisabeth Orbéliani.